

Yasmina Trahoulsi

# Les enfants de la Place

ROMAN



Yasmina  
Trahoulsi

M E R C U R E Entrée de la publication D E F R A N C E

LES ENFANTS DE LA PLACE

Yasmina Trahoulsi

LES ENFANTS  
DE LA PLACE

*ROMAN*



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercur*e de France, 2003.

Extrait de la publication

*À Rindala et Zeina.  
À Samir, Paula et Kamal.*



## PERSONNAGES

- MARIA APARECIDA : *reine de la Place.*  
GRINGA : *l'étrangère.*  
PIPOCA : *vendeur de pop-corn diabétique et analphabète.*  
ZÉ ET MANUEL : *ados de quinze ans, amants et séropositifs.*  
GABRIELA L'ORPHELIN : *jeune prostituée insolente.*  
SERGIO : *petit vendeur de bonbons et mouchoirs.*  
ANTONIA : *mère de Sergio.*  
IVONE : *midinette gardienne de couvent.*  
MAMA LOURDES : *voyante de pacotille.*  
TONIO LE BORGNE : *musicien difforme.*  
TERESA LA DÉVOTE : *grenouille de bénitier.*  
LE CHIEN ERRANT : *mascotte de la Place.*  
OTAVIO : *écrivain raté, alcoolique.*  
RUBI ET SAFIR : *sœurs jumelles à la tendresse infinie.*  
PADRE DENILSON : *jeune prêtre idéaliste.*  
SONIA LA PUTAIN : *vieille pute au grand cœur.*  
DOTTOR AUGUSTO : *aristocrate communiste.*  
TURCO : *bel hidalgo voyageur.*  
L'ACCORDEUR : *fils de Maria Aparecida.*  
NINA LA NORDESTINE : *vieille connaissance de Maria Aparecida.*





## SALVADOR

J'ai vu le jour dans une bicoque de tôles et de cartons, ramassés par-ci par-là, au hasard. Contrairement à ce que vous pourriez penser j'ai été une petite fille heureuse. Maman était couturière, j'aimais l'aider, surtout pour le Carnaval. Paillettes, breloques et froufrous illuminaient nos misérables vies.

Ah, j'oublie de vous dire, je m'appelle Maria Aparecida, je suis fille de Iemanjá<sup>1</sup>, comme toutes les filles de Bahia. Quand on est l'enfant de la mer, on n'a plus besoin de père. Voyez ce baluchon, je le traîne depuis des années. C'est mon « chez-moi », mon unique possession. Maman me l'a donné avant de mourir. Son seul héritage. Elle y avait rassemblé ses plus belles robes pour que je les vende, me faisant promettre de ne jamais devenir danseuse. J'ai juré pour la rassurer, mais vite le démon de la samba m'a happée. De ma gloire passée, de mes diamants de pacotille, il ne reste que ce maigre baluchon. L'argent a brûlé entre mes doigts, mes années de débauche ont tout sac-cagé. Aparecida la magnifique est devenue cette vieille qui

1. Déesse de la mer.

vous parle. Parfois je rêve et m'imagine dans un de ces sobrados colorés qui bordent la Place, accoudée à ma fenêtre, bavardant avec les oiseaux. C'est trop beau, alors, pour me consoler, je dors dans l'église de padre Denilson. À la nuit tombée, je pousse la petite grille de fer et me réfugie dans ses murs bleu délavé. Ce n'est pas aussi grandiose que la basilique mais j'aime sa simplicité. L'or de Sao José m'aveugle, j'y ai fait des insomnies et Teresa, l'oiseau de malheur, m'empêche d'y entrer. À l'église, j'ai un petit coin à moi, en bas de la statue de Nossa Senhora de Aparecida. On a le même prénom, ça nous rapproche.

Je suis gros et paresseux. Ici sur la Place perchée au sommet du Pelourinho<sup>1</sup>, on me surnomme Pipoca<sup>2</sup>. Je vends des pop-corn, c'est facile et puis, pour tout vous dire, je ne sors pas de la cuisse de Jupiter alors... J'aime la bière et le sucre, j'ai un ventre énorme et un taux de diabète record. Je considère que vendre des pop-corn sur la Place est un métier de santé publique. Oui, de santé publique ! Ne me regarde pas avec ces yeux ronds, Gringa ! Oui, contre quelques sous, je régale les mêmes, je guéris les chagrins d'amour, j'offre un dessert bon marché aux touristes et puis... le plus important, je flatte de milliers de narines chaque jour que Dieu fait. Sens cette odeur. Ce parfum, cette entêtante douceur de caramel... Je vois tes yeux qui pétillent, allez, prends-en, t'es bien mignonne, Gringa. T'as du mal à comprendre quand je parle, je sais. Au début c'est toujours comme ça. J'ai plus beaucoup de

1. Quartier historique de Salvador de Bahia.

2. Pop-Corn.

dents, le sucre... Mais sur la Place tout le monde pige ce que j'ai à dire. Y a deux jeunes qui travaillent pour moi, je te garantis qu'aucun n'ose se foutre de ma gueule. Comme mon nom l'indique, j'explose... Si je connais Maria Aparecida ? Quelle question stupide ?!! C'est la reine du Pelourinho, elle et sa manie de se laver les mains... elle va tous nous rendre chèvre avec cette histoire. Pas grave, on la protège, notre Maria.

Moi c'est Zé et lui, Manuel. On a le même âge, quinze ans. On est homo et séropo. Des folles, des tantes, on se marre bien tous les deux sur la Place à attraper les touristes. Comme toi par exemple, t'as une bonne tête, une tête de pigeon, alors je disais... ah ouais, on les aborde avec nos uniformes en lambeaux et on leur explique avec des papiers sur la bouche... comme ça, tu vois ? pour empêcher de transmettre la maladie, tu comprends... on leur raconte qu'on est malade, que ce serait sympa qu'ils nous achètent un truc à manger, du lait ou alors un savon, car Manuel, il a des problèmes de peau terribles. Des fois ça marche, des fois pas. Surtout quand l'Aparecida est dans le coin. Elle dit que pour les affaires il n'y a pas pire que nous, qu'on effraie les touristes. C'est pas vrai, on ne demande jamais d'argent, on n'est pas des mendiants. C'est juste que la chance n'a pas tellement voulu de nous et puis... on a fait des choses qu'on aimerait oublier... il fallait bien gagner sa croûte... Maintenant on n'a plus la force. Oh, la la la, je t'ai choquée ? Calme-toi, amiga, ta pitié, tu peux te la garder. On est des petits durs. Tu t'appelles comment ? T'es brésilienne ? T'as pas l'air et puis

t'as un drôle d'accent. Dis, Gringa, tu ne veux pas nous l'acheter ce lait ?

Pas un gringo ne résiste à mes yeux coquins et mon visage d'ange. À l'orphelinat, ils se sont pas trompés : Gabriela comme l'archange, disait la sœur... Tu parles... de saint, j'ai que le prénom parce que pour le reste... En vrai, ce qui leur plaît le plus aux touristes, c'est mes fesses bien rebondies, ma peau ferme et chocolat. D'ailleurs, au boulot... mais avant, faudrait que je prenne une bonne douche. Bah, demain, c'est pas pressé. Y a bien la fontaine, pas trop envie de me laver devant la Place ! Pour me voir à poil, faut payer... Bah tant pis, va falloir éviter Aparecida, si elle me voit dans cet état... elle déteste quand mes cheveux se révoltent... La vieille folle, elle en loupe pas une. Quand je mets ce short trop court et ce tee-shirt qui cache rien, je suis bonne pour une paire de claques. La folle dit que mes seins sont insolents. Elle est drôle, la vieille, mes seins et mes fesses, c'est tout ce que j'ai pour bouffer moi ! Bah... Malgré tout je l'aime bien, Aparecida. C'est la seule qui s'intéresse un peu à moi, Gabriela l'orpheline.

Mon mouchoir qui sent bon est là ? Mes bonbons au gingembre ? J'y vois pas très clair et puis j'aimerais bien dormir encore un peu... Maman va me gronder si je suis en retard, elle murmurerà : « Sergio querido, s'il te plaît », elle aura ce sourire triste qui ne la quitte plus depuis que papa est parti. Au début j'ai cru qu'il reviendrait, je l'ai attendu tous les soirs puis j'ai compris qu'on resterait seuls, maman, moi et les petits. Ils espèrent tous son retour. Surtout maman. Je n'ai pas le cœur de lui dire la

vérité. Maman travaille beaucoup, elle lave, repasse, brode, mais ça ne suffit pas. Ses jolies mains biscuit sont devenues deux pains durs à force. Alors, pour qu'elle reste jolie ma maman, j'ai quitté l'école et je l'aide comme je peux. Humm... Sens cette odeur d'eau de Cologne ! Allez, Gringa, tu ne veux pas un mouchoir parfumé ? C'est maman qui l'a brodé, regarde comme il est joli. C'est beau hein ? Et mes bonbons ? Prends-en au moins deux paquets. Un real le paquet, pour rien. C'est bon pour la toux, la gorge et l'haleine. Toi, t'en as pas besoin, t'as une odeur de bébé, comme Taïssa ma sœur, la dernière. Quel âge j'ai ? Ça ne se voit pas ? Sept ans, je suis un peu petit pour mon âge mais... je jure que je ne mens pas ! Mon nom ? Sergio. Alors et mes bonbons ? T'es d'accord, on a dit quatre reals pour les deux paquets. Pourquoi tu ris ? J'ai dit deux reals ? J'ai dû me tromper. S'il te plaît, donne-moi quatre reals, comme ça je me paierai un cours de batucada, je rêve de devenir musicien. Si tu m'en donnes quatre, je peux m'offrir toute une semaine de cours. Tu veux bien ? Merci. Dis, Gringa, pourquoi il y a des larmes dans tes yeux ?

Moi, mon rêve, c'est de devenir actrice. Une grande, comme Olympia Wagner par exemple. J'imagine mon nom défiler bien grand sur les écrans, de grosses lettres, « Ivone Santos », rien qu'à y penser je frissonne. Alors j'observe, je note comment s'habillent les touristes, surtout les Françaises et... les Italiennes. Elles sont toujours si élégantes, si minces... À part ça, j'écoute la radio. J'aurais bien acheté une petite télé pour suivre les novelas<sup>1</sup> mais les

1. Feuilleton télévisé.

jésuites ne veulent pas en entendre parler, alors je m'ennuie en haut de l'escalier de ce qui fut un des plus puissants couvents du Brésil. Entourée de jacarandas et d'azulejos, je déchire des tickets à longueur de journée, les gens ne me voient même pas. Ici, le temps s'est arrêté et moi avec. Je sens que les mites vont me ronger comme elles le font avec ces mitres sans âge qui n'intéressent personne. Aparecida vient parfois remplir ses bouteilles au robinet et on discute. Elle dit qu'ici Dieu me protège et qu'ailleurs elle ne donne pas cher de ma peau. Elle prétend que je suis trop belle et que c'est malchance. Elle sait de quoi elle parle, la Maria. Qui croirait que cette vieille desséchée fut l'orgueil national, la reine du Carnaval, la déesse de la samba ?

Ne dis rien, je sais qui tu es et pourquoi tu frappes à ma porte, Gringa maudite. Soixante-seize ans que les dieux m'honorent, qu'ils ont fait de moi leur messagère. Le Brésil entier vénère mes pouvoirs, les plus grands me craignent et me consultent. Ton visage est lisse mais moi, Mama Lourdes, je lis en toi, au plus profond de ton âme. Fille de Iemanja, vingt et une orixas te protègent. Tu viens de loin pour fuir un passé trouble mais tu ne trouveras rien ici. Pars. Salvador regorge d'esprits malveillants. Ne me croie pas si tu veux, mais méfie-toi, Aparecida t'épie, prends garde ou elle t'anéantira.

Sur la Place, je suis connu de tous comme Tonio le borgne. Vous me trouverez toujours au même endroit, près du café de César. En vérité, je ne suis pas seulement borgne, j'ai une jambe de bois et ma main droite n'obéit

plus. Je suis né sous une étoile riieuse et me suis vite résigné à ma condition. Je ne prends que le bon côté des choses, le reste importe peu. Ce n'est pas facile de gagner sa vie quand on est difforme, mais Dieu m'a doté d'une voix profonde et je peux arracher les larmes de tes jolis yeux si l'envie m'en prend. Je séduis et survis grâce à mes chansons. Mon répertoire est varié mais seules les chansons tristes me touchent, elles me rendent gai, me rassurent. Ceux qui les ont écrites ont souffert aussi. Tiens, voilà Maria Aparecida, elle va vouloir que je chante. C'est ennuyeux car elle m'interdit de prendre ma guitare et sans elle... pourquoi ? Tu l'apprendras bien assez vite. Écoute-moi, Gringa, je saurai toucher ton cœur. Demain, tu reviendras écouter Tonio le borgne.

Tu es la première à me jeter une obole, la dernière de la journée sans doute. Que Dieu te bénisse, Gringa. Bientôt trente ans que Teresa la dévote est clouée sur ces marches de pierre, la Bible pour seule compagne. La Place m'ignore, me méprise. Les autres prétendent que je suis dévote et que ma foi est douleur. Comme le Christ, je suis crucifiée sur les dalles glacées et meurtrières de la basilique. Matin, midi et soir. Le soleil, le vent et la pluie ne me rebutent pas, je ne crains que la colère de Dieu. Ils chantent tous la beauté de la Place, la vigueur de ses arbres, le charme de ses petites maisons, mais moi, Teresa, je ne vois que la misère. Regarde ces visages, efface les fards, sonde les âmes. Derrière ces masques de gaieté se cache une tristesse. Seule la Bible les délivrera mais ils ne veulent pas m'écouter chanter la Parole du Seigneur. Le jour du jugement dernier, tous devront rendre compte,

pas un n'échappera au châtimeut. Aucune rédemption, moi seule serai sauvée. Aparecida paiera, les foudres du Divin l'attendent, les murs de la basilique ne sont pas assez grands pour contenir ses fautes. Aujourd'hui, elle dort dans l'église de padre Denilson, mais une vie en enfer ne suffirait pas pour expier ! Prie pour son âme, mon enfant. Ne l'approche pas, elle te souillera de ses yeux de folle. Assieds-toi et lis ce psaume, Gringa, il te protégera.

Quelles odeurs alléchantes ! Quelle agitation ! Pour sûr que je vais m'amuser. Ce soir c'est fête, un jour béni. Les gens vont boire et danser, puis ils auront cette odeur forte et sucrée qui les fait tituber et lâcher ce qu'ils ont dans les pattes. Direct dans ma gueule. Je bave d'avance. Faudra se méfier parce que les autres cabots ne vont pas tarder à rappliquer. Il y aura de la femelle. Je suis excité comme c'est pas permis. J'espère que je ne vais pas me ramasser trop de coups... S'ils se mettent à se tortiller avec la musique, c'est mauvais pour moi, le chien errant... Tiens voilà la vieille qui n'a pas d'odeur, elle passe son temps à se verser de l'eau sur les mains, quelle idée... Faut vraiment être folle !

Des années que je traîne dans ce foutu café à siroter des vodkas de mauvaise qualité. Seul l'alcool me permet de supporter cette Place, l'ivresse la rend plus vivante et moins misérable. Je suis venu à Bahia sur les traces de mon maître et seul dieu, l'empereur de Salvador, Jorge Amado. Je pensais que sa ville me donnerait un peu de ce talent dont je suis vide, mais les putes et les vagabonds ne m'ont inspiré que pitié et dégoût. Regarde-moi celle-là,



l'orpheline, avec ces cheveux hirsutes, rien qu'à la voir l'inspiration fuit... mais quel cul... Pssst, Gabriela, viens ici ! Qu'elle se magne, la petite pute, je vais lui faire son affaire... et ses seins qui bougent au rythme de ses hanches... Assieds-toi. Tu veux quoi ? Une brochette ?!! Et puis quoi encore ? Fous le camp et va te laver, tu pues ! Les gosses des rues m'exaspèrent. Je ne sais pas pourquoi je suis encore là à m'empoisonner avec cette vodka infâme. Mon talent restera ignoré à jamais. Les orixas n'ont pas voulu que je réussisse, j'aurais fait de l'ombre au génial Amado. « Cette ville t'a détruit, Otavio », me dit parfois la folle au fichu rouge, la seule qui comprenne que mon échec est fatalité.

Viens, amiga, prends une photo avec moi. Tu ne trouves pas que je suis belle avec mes dentelles et mes jupons ? T'auras un beau souvenir plein de soleil et de sourires. Je te demande juste une petite participation pour l'entretien des costumes. T'es d'accord ? Bien. Pipoca, prends-nous la photo avec Gringa. On va la noyer de bonne humeur. On est les sœurs Rubi et Safir, les piliers de la Place, celles qu'on vient voir quand on a du chagrin. On te dorlote dans nos bras caramels, on te chatouille avec nos fanfreluches et tu repars le cœur à neuf. Ça, on le fait avec amour, on prend pas un sou, demande à Maria Aparecida, elle aime bien venir se faire cajoler.

Mon église n'est jamais vide. La raison est simple, la lourde porte de bois sculpté ne se referme jamais, la maison du Seigneur est un refuge pour tous et à tout moment. L'évêque s'est fâché, on m'a traité de fou, d'ori-

ginal, mais j'ai résisté. On a volé quelques calices, ça m'est égal, ils devaient en avoir besoin. Je suis entré en guerre avec le diocèse, ils m'accusaient de défendre ces malheureux, d'encourager leurs larcins. Qu'ils pensent ce qu'ils veulent, moi je sais que Dieu n'a besoin ni d'or ni d'argent. Mes fidèles sont devenus mes amis, ma famille. Moi qui redoutais Salvador, sa macumba, son candomblé... lorsque je célèbre la messe dans mes murs couleur de ciel, c'est une grande fête. La Place chante avec son cœur, nos voix résonnent et attirent les touristes. À l'aube, quand je fleuris mon autel, il m'arrive de trouver Aparecida endormie sur un banc, le visage en paix. Seule mon église l'apaise. Je m'appelle Padre Denilson et je veille sur vous.

Mon corps est un refuge, j'y accueille les âmes perdues. Qui va voir une vieille pute sinon elles ? Nobles, roturiers, voyous et pervers, je les connais tous. Je ne suis plus très regardante, du moment que j'ai mes billets... J'ai pas toujours été comme ça mais je n'ai plus l'âge d'être difficile. Qui veut encore de Sonia, grande pute au ventre flasque et aux seins trop lourds ? Sur cette Place, je ne risque rien, la joyeuse bande me protège. Quand les affaires sont bonnes, j'entre dans le confessionnal du padre pour qu'il m'absolve. Les années m'ont rendue superstitieuse... Quarante ans de service et toujours en vie... pas par hasard... C'est parce que le bon Dieu l'a bien voulu. J'en ai vu partir des filles à l'assistance, syphilis, couteaux, alcool... les pauvres, elles n'étaient plus bonnes à rien, juste à se laisser mourir. Le padre, le petit nouveau, on l'aime bien, y prend pas de grands airs. C'est un gars comme nous. Avec

lui, on ne se sent pas coupable, pour un peu y me ferait passer pour une sainte... Souvent, je profite de l'intimité de l'isoloir pour me changer. Ce serait indécent de garder ma tenue de travail en dehors des horaires... Une fois habillée, je fais le tour de la Place, échange nouvelles et salutations puis rejoins Rubi et Safir. Là, à l'ombre du grand jacaranda, on bavarde, les touristes, Aparecida et moi. Parfois, Sergio nous retrouve. Pauvre petit, le père les a largués, lui, sa mère et les six gosses. Maintenant, c'est un peu lui l'homme de la famille. À sept ans, tu parles d'une enfance... Enfin, ici, on se console, on rigole, on se plaint rarement. À quoi ça sert ?

Je parle français comme toi, Gringa, Augusto pour vous servir. Je descends d'une de ces puissantes familles où il était de bon ton de s'exprimer dans la langue de Molière. Fils unique du roi du café, mon père m'idolâtrait. Très vite, j'ai connu l'ennui et je n'ai rien trouvé de mieux que d'adhérer au parti communiste. La dictature militaire m'a appris torture, lâcheté et amitié. J'ai pleuré comme un gamin, supplié et réclamé ma mère. Dans mes nuits sans sommeil, j'entends encore les cris de ceux qui ont su résister. Regarde mes cheveux, la peur les a blanchis avant l'âge, alors, pour oublier la douleur et dompter mes mains tremblantes, je suis devenu médecin puis je me suis réfugié à Bahia en quête de lumière. Je ne supporte plus l'obscurité. Les enfants de la Place ont bien voulu de moi, leur courage me redonne espoir. Je ne sais pas pourquoi nous sommes un peuple si gai. Par pudeur sans doute. Le malheur n'intéresse personne.

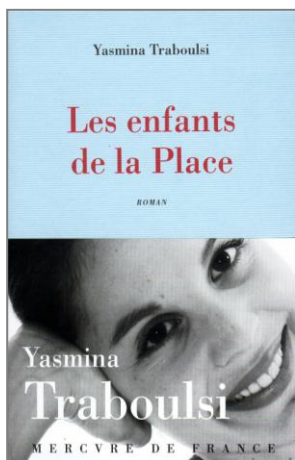
Avec un sac et mes couteaux, je voyage. La musique m'enivre, le rythme des tambours m'obsède comme le corps de certaines mulâtresses. Bahia de tous les saints est la seule maîtresse à qui je sois fidèle. Je lui rends hommage plusieurs fois par an, rien n'existe alors que ses douces odeurs musquées, ses couleurs éclatantes, ses rivages sauvages. Salvador, me voilà. Turco ne t'a pas quittée longtemps.

Gringa, l'étrangère. Même ici, je suis devenue une étrangère. Pourtant, comme eux, j'étais brésilienne, une femme ordinaire aux plaisirs simples. J'appartenais à une histoire aux pages lisses, sans surprises. Un matin d'avril, j'ai perdu mes larmes. Alors je suis tombée en errance. Dans un univers sans horizon, toujours mouvant, creux. Mes années de vagabondage ont effacé cet accent carioca dont j'étais si fière et auquel je m'identifiais. L'appareil en bandoulière, j'ai sillonné la terre, je l'ai fouillée, creusée, malmenée. Je voulais m'accrocher à ses racines pour qu'elles me retiennent mais mes pieds fous glissaient encore et encore. Mes photos grises et sans espoir ont fini par toutes se ressembler. Un soir de pluie, j'ai vu les chapitres défiler à toute allure puis, tel un cheval fou, le mot « FIN » s'est rué dans un galop furieux, il était temps de mettre un terme à mon histoire. Alors, je suis revenue. J'ai retrouvé Bahia, terre de mes ancêtres.

Le temps passe mais les êtres ne changent pas. Voilà plus de cinquante ans que j'ai débarqué sur les plages de Bahia, Nina, gringalette Nordestine en quête d'avenir. Un notaire m'a engagée pour son ménage et un peu de cui-

Au pied de l'autel, majestueuse et vêtue de blanc, Maria Aparecida l'attend. Gringa relève son voile noir, il tombe entre les pétales, un parfum doux-amer l'emprisonne, des tambours l'encerclent, Gringa entre en transe, une force inconnue l'étrangle. Maria Aparecida pose une main ridée sur ses paupières lourdes de larmes et efface les traces de ce matin d'avril, ailleurs, dans une autre vie.

Je m'appelle Maria Aparecida, reine de Bahia, adulée de tous, je me lave les mains dès que je peux, ce n'est pas une manie, mais une façon d'effacer le désespoir que j'ai engendré. J'ai feint la folie pour oublier ces yeux d'enfant qui quémandaient un amour que je ne pouvais pas donner. J'ai sacrifié mon fils pour la gloire et les hommes. Iemanjá n'a pas voulu de sa tristesse, alors, pour me punir, il a tué la joie des autres. Déesse de la mer, pardonne-moi et sauve mon fils de ses tourments, que ton écume lave ses crimes et me noie.



# Les enfants de la Place Yasmina Trahoulsi

Cette édition électronique du livre  
*Les enfants de la Place* de Yasmina Trahoulsi  
a été réalisée le 21 juillet 2011  
par les Éditions du Mercure de France.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715224292 - Numéro d'édition : 128126).  
Code Sodis : N51183 - ISBN : 9782715232433.